

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 2 (1908-1909)  
**Heft:** 7

**Rubrik:** La musique à l'étranger

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La Musique à l'Etranger.

### Allemagne.

6 décembre.

Il en sera bientôt de Mahler comme de Wagner hier, de Beethoven, Berlioz ou Bizet naguère, de Debussy aujourd'hui : il entre dans le domaine public ; on se rend à la profonde sincérité de ses accents spontanés jusqu'au naïf, d'un charme parfois vieillot ; on reconnaît que s'il a ébrasé les formes de la symphonie sous l'influence de Bruckner, le premier qui l'ait compris et soutenu, c'a bien été, — en opposition à la musique toujours plus pittoresque et superficielle du poème symphonique en cours, — de l'extérieur vers l'intérieur, pour lui faire de nouveau parler le langage profond de l'âme ; et que, s'il y a donné sa formule personnelle de la pensée contemporaine, cette formule, qui s'en va accroître le patrimoine de beauté de notre monde, nous devient déjà familière. On s'aperçoit que loin de rien disloquer, sinon notre penchant à l'ankylose, de rien révolutionner, Mahler a apporté sa pierre neuve à lui, taillée et smillée selon les carnes de son individualité, à l'édifice durable de la tradition toujours une et toujours renouvelée puisqu'elle n'a, pour se continuer logiquement, qu'à suivre le sillon des génies, ces tâcherons de notre lente évolution. C'est toujours le mot de Beethoven au « Schulmeister » : « les règles sont faites par les gens comme moi, pour être suivies par les gens comme vous ».

Et cet hiver sera celui du triomphe définitif de Gustave Mahler devant l'opinion. Paris après cela, qui fait sur lui la conspiration du silence, n'aura plus qu'à l'accepter, et les bons Parisiens se flatteront de le « consacrer ». Le bruit court que la saison ne s'achèvera pas sans nous apporter la révélation de la VIII<sup>me</sup>, cette cathédrale d'entre les symphonies, pour grand orchestre, double chœur et huit solistes, dont le premier mouvement chante le *Veni Creator Spiritus* et le dernier reprend la scène dernière du second *Faust* !... Mais pour l'heure c'est la II<sup>me</sup>, en *ut* mineur, à qui semble confiée la mission de propager encore le nom et d'assurer la notoriété du Maître à travers l'Europe centrale. Cette deuxième symphonie qui constitue, avec le solo *Urlicht*, ses trompettes de la résurrection et le chœur final, comme une profession de foi religieuse, est peut-être le plus immédiatement accessible, une des plus saisissantes et certainement la plus populaire des sept. Mahler n'y parle pas encore du haut des cimes où ne parviennent, derniers échos terrestres, que les sons indistincts de clarines lointaines ; on ne peut pas encore lui donner pour épigraphe cette strophe du malheureux Heinrich Leuthold qui semble écrite exprès pour la VI<sup>me</sup> :

Ein Alphorn klagt gedämpften Tones  
Herüber von dem Felsenhang,  
Ein fernes Herdenglöckchen klingt,  
Und meine Seele wird Gesang.

Cependant l'orchestration, la minutie des nuances prescrites, l'impétuosité du mouvement et l'immense poésie de la méditation sont déjà Mahler tout entier<sup>1</sup>. Nous en notons des exécutions simultanées à Strasbourg, à Genève, à Francfort, à Prague, tandis qu'à Munich MM. Lœwe et J. Lassalle ont inscrit respectivement à leurs prochains programmes la V<sup>me</sup> et la I<sup>re</sup>. A Strasbourg, grand succès pour le directeur Hans Pfitzner, pour le chœur et pour les solistes, M<sup>es</sup> Lauer et Altmann.

A Berlin, où l'on n'a pas compté, pendant ces 30 jours de novembre moins de 170 concerts, et à Leipzig, c'est la dernière œuvre, un Quintette pour piano et archets, op. 23 en *ut* majeur, de ce Hans Pfitzner, qui fut la pièce de résistance offerte aux amateurs de nouveauté. Et ils ont été bien servis ! La musique de Pfitzner rude, imprévue, profonde, discordante, animée, n'est pas de celles qu'on élucide à première audition ; elle demande des assiduités et les vaut. Produite par le quatuor du « Gewandhaus », avec le compositeur au piano, l'œuvre reçut le meilleur accueil, en particulier et malgré ses vastes dimensions, l'*adagio* sombre, mélancolique, aux âpres éclats douloureux, aux allures de marche funèbre. Au « Stadttheater », première représentation pour Leipzig d'*Ilsebill*, le conte du pêcheur et de sa femme ou l'ambition punie, mis en musique bruyamment superficielle et découpé en gros effets de scène par M. Fr. Klose<sup>2</sup>. A l'Opéra-Comique, les Berlinois ont fait un succès à tout casser (pardonnez-moi l'expression, elle est justement aussi bête que la chose) à la *Zaza* de Leoncavallo ; ils n'en seraient pas plus excusables que de vulgaires Marseillais, si l'enthousiasme n'avait été provoqué par le jeu et le chant également séducteurs de la brillante artiste dresdoise, M<sup>le</sup> Éva von der Osten, titulaire du rôle. — Première encore

<sup>1</sup> Partition dans l'« Universal Edition », chez Waldheim, Eberle et C°, à Vienne.

<sup>2</sup> Rappelons à ce sujet que nous laissons à nos collaborateurs l'entièr responsabilité de leurs appréciations que nous sommes loin de partager toujours (Réd.).

pour Berlin : le *Psautre 150* de Bruckner, écrit depuis 1892, par les Philharmoniques sous la direction admirable de Siegfried Ochs.

Le « Lehrergesangverein » de Dresden présentait récemment aussi une nouveauté à ses sociétaires et leurs invités : les *Selige Nächte* de Paul Scheinpflug, un compositeur dont le nom semble ne paraître régulièrement que de cet hiver sur les affiches. Cette œuvre, confiée à un chœur, un double quatuor à cordes et un violon-solo, très difficile d'exécution, d'écriture moderne très raffinée, atteint par instants, à force de recherche, aux limites de ce qu'on est convenu jusqu'ici d'appeler musical. Mais nous sommes en bonne voie d'éducation ! La *Sonate op. 13* pour piano et violon du même auteur, qu'apportait à Munich M. Theodor Spiering dénotait surtout d'une grande habileté de facture. On en vient à préférer, chez un nouveau venu, la bonne volonté, l'effusion spontanée, le don de vie dont témoigne abondamment le Quintette avec piano, en *si bémol* de M. H. Schalit, que nous apprenons à connaître comme pianiste et compositeur à l'une des dernières soirées du « Rebner Quartett ».

Si je tentais d'énumérer tous les virtuoses qui trôlent leurs éternels mêmes numéros de ville en ville, cinq et six pages de cette revue ne suffiraient pas à enregistrer seulement la liste de leurs noms et des œuvres de leurs programmes. Je me bornerai donc ici aussi à retenir le neuf ou le rare. Et d'abord, à Munich, l'enchantedement du *quatuor des violes*, de la Société parisienne des Instruments anciens, accompagné par M<sup>me</sup> Hélène Chalot : peu me chault que sa harpe-luth Pleyel ne soit pas, au gré de certains pions, la *Harfenlaute* historique, elle en joue en artiste aussi consommée que l'est de son côté M. Casadesus sur les 14 cordes de sa viole d'amour. Et quelle musique délicate, expressive, intelligente ! Mais où donc a passé la société française de province qui savait s'ébouillir aux pièces d'une *Suite bressane* comme celle de Louis Borjon ?... — Puis il faudrait dire la double félicité de ceux qui entendirent chanter Félix Kraus accompagné par Félix Mottl ; mais cela va de soi, et je préfère exprimer une fois de plus mon admiration pour le profond sentiment classique du jeune compositeur Walter Braunfels, interprète de Bach, Mozart, Beethoven, dans une soirée pour piano et violon où il était de tous points supérieur à son partenaire M. Walter Porges.

Au « Konzertverein », M. Löwe donne la IV<sup>me</sup> de Brahms avec le même soin du détail, la même entente des lignes générales que chez Bruckner précédemment, et il y obtient presque plus d'effet. A son dernier concert, une sorte de curiosité : le *Kaléidoscope* de M. H. G. Noren, dont le titre serait fait pour arrêter toute impression musicale. Ce sont des *Variations* sur un thème original, déjà exécutées avec succès au « Tonkünstlerfest » de Dresden l'an passé et à Leipzig récemment ; elles portent des sous-titres : une ronde, un canon, un scherzo, une scène à l'église, une pastorale, une danse slave, etc. ; la dernière, dédiée à Richard Strauss, parce que l'auteur y utilise, superposés à son propre thème, deux thèmes de la *Vie du héros*, lui a valu un procès avec l'éditeur. Il est intéressant d'en connaître le résultat au moment où M. Mariotte, de Lyon, s'est laissé si étrangement dupper dans le contrat qu'il a signé à propos de sa *Salomé*. Tandis que le Maître berlinois agréait la citation de M. Noren comme un hommage, cet éditeur refusait au jeune musicien le droit d'emprunter, même aussi ouvertement, un motif quelconque à des œuvres qu'il avait achetées : les tribunaux l'ont carrément débouté de ses ridicules prétentions.

Le 30 novembre, la Société des Concerts choraux dormait sous la direction encore perfectible, mais chaleureuse, de Ludwig Hess, cinq *Cantates* de Bach, dont la plus émouvante fut sans contredit celle du 17<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte ou de la Chandeleur (composée en 1715) : *Viens, douce heure de la mort*, qui nous représente toute la paix et la confiance du cantor de trente ans à considérer la mort comme un doux sommeil ; elle s'achève dans les sonneries de cloches de la résurrection glorieuse. La *Cantate de l'élection*, que Mendelssohn reprit le premier en 1843, sent au contraire son travail de circonstance : elle a bien diverti les Munichois parce qu'elle arrivait au lendemain même des élections municipales et que certains passages du texte en étaient d'une application immédiate.

Le cycle de la Musique instrumentale de M. Jos. Lassalle en est à Beethoven, avec une belle et grande exécution de la V<sup>me</sup>, parallèlement au cycle Beethoven des « Volkssymphoniekonzerte ». Avec les mêmes « Tonkünstler », un débutant, M. Nötzl, annonce quelques concerts : au premier il montrait du tempérament et comme directeur et comme compositeur ; sa *symphonie*, toute en effets d'orchestre, a cependant une fougue, une exubérance qui rappelle le point de départ des meilleurs d'entre les plus grands, du temps par exemple où un Wagner s'enthousiasmait pour la pauvre Pologne... ; c'est bruyant, c'est fort, c'est jeune et c'est pourquoi il pourra encore venir quelque chose après.

Enfin, 3<sup>me</sup> soirée des « Meisterdirigenten » : Edouard Colonne avec un programme d'œuvres, comme de juste, exclusivement françaises, ce qui vaut mieux que d'apporter de Paris des fragments de Wagner, comme Chevillard il y a trois à quatre ans. Mais toutes ces œuvres ont déjà été entendues par toute l'Allemagne. C'est à se demander si la musique française n'a rien produit que la *Fantastique* de Berlioz, *Rédemption* de Franck,

*l'Après-midi d'un faune, l'Apprenti-sorcier...* Et vraiment, en un seul soir, c'est un léger abus de musique descriptive, à la seule exception du noble père Franck. Quant au *Rouet d'Omphale*, il ferait une assez agréable musique de ballet presque viennois, n'était la « colère fauve d'Hercule qui se secoue » comme si la trop ensorcelante reine de Lydie lui avait déjà passé la tunique de Nessus... ; et il « s'évapore », selon l'heureuse expression de M. Baumann en un *pp.* par lequel M. Saint-Saëns nous donne bien à entendre que le héros est « retombé sous l'enchantement » et qu'en fin de compte cette histoire de rouet se perd dans la nuit des temps. Le public fit des ovations très déférentes à l'éminent chef d'orchestre qu'il entendait pour la première fois.

A Kaiserslautern, première en Allemagne d'un opus récent de Jean Sibelius : la *Reine captive*, sorte de ballade pour chœur très simple et orchestre très richement fourni.

MARCEL MONTANDON.

### Italie.

10 décembre.

Pas extraordinairement brillante la chronique des deux dernières quinzaines ! Deux opéras nouveaux *Fasma* de La Rotella, à Milan, et *Il grillo del focolare* de Zandonai, à Turin, ont eu un joli succès, et nous ont valu la prophétie désormais trop courante que leurs auteurs deviendront des piliers du répertoire lyrique. Quelques concerts préludent à la véritable saison, mais tout cela est assez modeste.

Bologne vient d'inaugurer le nouvel orgue que M. Bossi-Vegezzi, l'excellent facteur de Turin, a construit pour le Lycée musical. L'instrument est réussi sous tous les rapports et les techniciens le louent sans réserve. La collaudation en a été faite, en plusieurs séances par le directeur du Lycée, M. Marco-Enrico Bossi, le maître acclamé partout (on l'entendit, il y a quelques mois à Berne) comme compositeur et comme organiste.

A Milan, on est à la veille des fêtes du centenaire du conservatoire et du congrès qui, du 14 au 21 décembre, réunira plus d'un millier de musiciens.

A Rome, intéressant intermezzo, sous forme de plusieurs concours pour les places de professeurs vacantes dans les conservatoires de Milan et de Florence. Il n'y a effectivement, en Italie, que cinq écoles musicales officielles, dépendant du ministère de l'Instruction publique, celles de Milan, de Naples, de Palerme, de Parme et de Florence. Les institutions de Rome, de Bologne, de Turin, de Venise, de Pesaro, etc., n'ont pas de lien avec le gouvernement, bien que leur fonction soit la même et leur importance supérieure. Rome, par exemple, n'a pas encore pu obtenir que l'on déclare « *governativo* » le Lycée de Ste-Cécile, en dépit de toutes les démarches et de toutes les interpellations faites dans ce but à la Chambre. Néanmoins c'est à Rome que se font le plus généralement les concours pour le professorat dans les écoles de musique de toute l'Italie. Il s'agissait dernièrement de nommer des maîtres de composition, d'histoire de la musique et de chant, au conservatoire de Milan. Aucun candidat n'a été admis à la succession du regretté Coronaro, pour l'enseignement de la composition ; l'histoire sera enseignée par un maître intérimaire ; les classes de chant ont été confiées au maestro Vittorio Vanzo, vaillant musicien et excellent chef d'orchestre. Un autre concours encore était ouvert, pour un poste de professeur de violon à l'Institut musical de Florence, mais la commission (Mme Teresina Tua, MM. Pirelli et Rouillon de Rome, Sarti de Bologne et Curti de Parme), la commission.... n'a pas trouvé de candidat digne de la place ! Décidément dans la patrie même de Paganini, on peut dire, en ce qui concerne les violonistes, que *il pane è caro*.

On a brûlé les premières cartouches de la grande saison théâtrale, à Naples, l'autre soir, avec *Le Crépuscule des dieux*. Le chef-d'œuvre auquel le public n'avait pas été préparé par la représentation des autres parties de l'*Anneau du Nibelung*, ne semble pas avoir produit une très grande impression. La faute n'en est pas à l'interprétation, du reste, qui fut admirable sous la direction de M. G. Martucci et avec le concours de Mme Litvinne et de M. Borgatti, un Siegfried hors ligne. Mais ce n'est pas à un public aussi purement méridional que le public napolitain que l'on fait entendre le *Crépuscule* sans l'avoir introduit en ce genre par l'exécution d'autres partitions moins complexes de Richard Wagner. Il se pourrait tout de même que, après quelques représentations, l'intérêt augmentât et que l'œuvre triomphât définitivement à Naples aussi.

Le « Corea » de Rome a ouvert le 8 décembre la série promise de grands concerts. M. Carl Panzner, dont chacun sait la valeur indiscutable, est monté le premier au pupitre. Son programme prétendait à esquisser l'histoire de l'art symphonique en Italie. Mais on a voulu trop embrasser, l'orchestre manquait de la fusion nécessaire, les répétitions n'avaient pas été assez nombreuses. On a applaudi, mais on a applaudi sans conviction, ou pour mieux dire avec la conviction qu'on aurait pu faire mieux et qu'on fera mieux dans la suite.

IPPOLITO VALETTA.